

**MARC  
PASTOR**

**La mauvaise  
femme**

roman traduit du catalan  
par Marie Vila Casas

**Jacqueline Chambon** NOIR

Extrait de la publication

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

1917, le quartier misérable d'El Raval à Barcelone bruit des rumeurs les plus folles. Un monstre enlève et assassine des enfants, et la police est impuissante ou s'en moque car il s'agit de fils et de filles de prostituées qui souvent n'osent même pas déclarer ces disparitions. C'est alors que l'inspecteur Moisès Corvo, buveur, noceur et mal vu de sa hiérarchie, décide de ne pas laisser impunis ces « meurtres sans importance ». Ses investigations le conduiront tour à tour dans des bistrots, des taudis, des baraques de saltimbanques et chez un médecin autrichien qui déterre des cadavres pour trouver le souffle vital, mais aussi à la Villa du Maure – une luxueuse maison close – et au casino de l'Arrabassada, où les notables de la ville semblent se livrer à de bien étranges pratiques. À partir d'un fait divers qui a secoué Barcelone dans les premières années du XXe siècle, Marc Pastor signe un étonnant roman picaresque où il recrée l'atmosphère des livres d'épouvante du début du siècle dernier.

MARC PASTOR

*Né à Barcelone en 1977 et diplômé en criminologie, Marc Pastor travaille actuellement à la police scientifique de la Généralité de Catalogne. Il a publié plusieurs romans et reçu pour La Mauvaise Femme le prix Crims de Tinta.*

Titre original :

*La mala dona*

Éditeur original :

RBA Libros, Barcelone

© Marc Pastor, 2008

Publié avec l'accord de The Ella Sher Literary Agency

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN978-2-330-01188-8



MARC PASTOR

# La mauvaise femme

roman traduit du catalan  
par Marie Vila Casas

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication



*Pour Eva, Míriam et mes parents,  
qui sont toujours à mes côtés.*





*Que la mort me soit une plus grande naissance.*

JOAN MARAGALL, *Chant spirituel.*

*Les limites qui séparent la vie de la mort sont  
pour le moins indécises et vagues.*

EDGAR ALLAN POE, *L'enterrement prématuré.*



*Sanguinem universae carnis non comedetis,  
quia anima omnis carnis in sanguine est : et  
quicumque comederit illum, interibit.*

*Ancien Testament, le Lévitique, XVII, 14.*

- Qu'est-ce qu'on joue ?*
- Notre peau.*

*SERGIO LEONE, Et pour quelques dollars de plus.*



Désormais je suis une voix à l'intérieur de ta tête. Ou les paroles prononcées par un être aimé, assis au bord du lit. Un compagnon de classe incapable de lire en silence, ou un souvenir tiré de l'oubli par une odeur. Je suis homme, je suis femme, je suis vent et papier ; un voyageur, un chasseur, une bonne d'enfant (le prince de l'ironie) ; celui qui te sert le repas et te donne du plaisir, qui te flanque une raclée, qui t'écoute ; la boisson qui brûle la gorge, la pluie qui trempe jusqu'aux os, le reflet de la nuit sur la vitre de la fenêtre et les pleurs d'un nouveau-né avant la tétée.

Je suis tout cela et je peux être partout. Je me comporte comme un homme davantage que comme une femme (si tant est que *se comporter* soit le verbe le plus approprié). Même si le plus souvent les gens se réfèrent à moi au féminin. La Camarde, la Faucheuse, la Parque, l'Inexorable (cette formule des *Mille et Une Nuits* me plaît particulièrement, je la trouve très poétique). C'est assez logique. Les femmes sont l'essence de l'espèce, le début de toute chose. Vous les femmes, vous donnez la Vie. Vous êtes tout le contraire de ce que je représente. Nous sommes aux deux bouts de la chaîne. Je ne vous hais pas (je n'éprouve pas de sentiments, seulement de la curiosité), mais je ne suis pas non plus comme vous. Je suis plutôt masculin, destructeur. Les hommes ne savent que détruire, défaire, dans tous les domaines imaginables, dominer et tuer. Mais sans les hommes, il n'y aurait pas d'enfants, me direz-vous. Sottise ! L'homme n'enfante pas. Il possède la femelle et sème la graine, son empreinte destructrice, c'est tout.

D'une certaine manière, il la tue, et elle se sacrifie pour qu'une nouvelle vie voie le jour. Puis les femmes accouchent, élèvent les enfants et permettent que tout continue. C'est pour cela que je veux vous raconter l'histoire d'Enriqueta Martí. Elle a beau être une femme, elle est différente de toutes les autres.

Oubliez les cadavres, les squelettes, les voiles sombres et les faux. Oubliez l'imagerie médiévale, la peau rongée et les globes oculaires vides, la brume épaisse et les gémissements de douleur, les chaînes, les rires maléfiques et les apparitions spectrales. Je ne suis pas celui qui charrie des tombereaux de cadavres, ni le Juge suprême ou le bourreau encapuchonné... Même si je peux l'être aussi. Tout cela, c'est vous, et votre imagination, vos peurs et vos cauchemars.

Je ne suis pas la fin du chemin ; je suis le chemin.

Mais assez parlé de moi, c'est inutile et cela ne mène nulle part. Commençons une bonne fois, l'histoire que je suis venu vous raconter.

Et comme l'affirment ceux qui n'y comprennent rien, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Bocanegra tend le corps, les oreilles dressées comme un chien de chasse. Odeur de la terre humide, de la sueur du Borgne, du sel apportée de la mer par la brise. Les mains raidies sur le manche, les yeux exorbités, ronds comme la lune qui éclabousse les décombres du cimetière.

Le cri d'une mouette insomniaque les effraie. Qu'est-ce que c'était ? Rien. Rien qu'un sale piaf.

Grand, efflanqué, borgne – il a perdu l'œil droit à cause d'une balle pendant la Semaine tragique\* –, le sourire édenté et la peau ulcérée, le Borgne creuse à côté de Bocanegra (Bouche noire). Ils n'étaient plus montés chercher des corps à Montjuïc depuis l'été. Ils sont venus avec la charrette du Borgne ; dans la journée, il transporte la viande des abattoirs pour la vendre à la ville. Ils

---

\* En juillet 1909, l'annonce de la mort au Maroc de 1 200 réservistes, barcelonais pour la plupart, déclenche à Barcelone une émeute populaire contre les visées colonialistes du gouvernement espagnol. S'ensuit une répression terrible.

ont lancé les pelles par-dessus les grilles avant de sauter à leur tour. Ils attendent de se trouver à l'abri dans la forêt de monuments funéraires pour allumer la lanterne à huile ; le moindre point lumineux se voit de n'importe quel endroit de la colline.

– J'ai pas envie de me faire attraper par un gaffe ou par la flicaille et qu'on m'appelle l'Aveugle, lâche le Borgne.

– Qu'est-ce qu'il en fait de tous ces corps, le docteur ?

– Qu'est-ce que ça peut te faire ?

– Ils nous paient bien pour un matériel qu'il pourrait ramener de l'hôpital.

– Qu'est-ce que t'y connais toi, en médecine ? Alors laisse chacun faire ce qu'il a à faire. Le médecin, ses médecineries, et nous autres, les bourricots.

Le trou commence à être profond. Les deux rapineurs creusent avec toujours plus d'énergie ; ils sont presque arrivés au cerueil.

– Mais lui il ira jamais en taule, ce marchand de mort subite, alors que nous on est des pouilleux sans importance.

– La ferme, Bocanegra, tu vas nous porter la poisse. T'inquiète pas de savoir s'il risque d'aller en prison. Débrouille-toi pour que la poulaillerie te mette pas la main dessus pour t'envoyer au trou. Allez, passe-moi le pinard, je dégouline de sueur.

Bocanegra sort la gourde du sac et la lui tend. Au retour, il en avale une lampée. L'expérience commande, et son compagnon de misère a pris plus de coups que lui. Bocanegra n'est qu'un gosse, un poussin tout juste sorti de sa coquille, un orphelin de père, de mère, de Dieu et d'argent qui vivote dans un pigeonnier de la rue de la Lluna, mange quand il peut ou quand il vole, ce qui revient au même. Sa seule compagnie est un petit vieux, un aveugle qui vit dans le même pâté de maisons, donne des cours de guitare aux enfants et fabrique des onguents et des pom-mades pour les adultes. Il affirme qu'il peut guérir toutes sortes de maux, même si ça fait des années qu'il n'y voit plus et qu'il déraile. León Domènech, comme il s'appelle, ne se plaint jamais quand il lui manque un pigeon sur la terrasse. « Pourquoi on t'appelle Bocanegra, gamin ? » a-t-il un jour demandé au garçon

aux dents noircies et tachées de sang séché, une plume sale dans les cheveux.

Plus vite, plus vite, on a presque fini et il commence à faire jour.

Ils se concentrent sur les coups de pelles, comme des galériens, silencieux pendant un bon moment. Un coup sec leur indique qu'ils ont atteint le bois. Ils écartent la terre qui le recouvre et cherchent les clous. Bocanegra en arrache deux avec les ongles, ses doigts saignent. Le Borgne glisse la pelle dans la fente, entre le couvercle et le cercueil, et fait levier. Crac. Éclats de bois. Le couvercle est entrouvert. Bocanegra s'excite et le soulève. Il ne peut retenir un cri d'épouvante.

– Merde ! marmotte le Borgne.

– C'était celui-là qu'on était venu chercher ?

– Oui.

Il déplie un papier qu'il gardait dans sa poche :

– Regarde toi-même.

– Je sais pas lire.

– C'est un plan...

Les jambes écartées au-dessus du cadavre sans tête, Bocanegra déclare d'un ton sentencieux :

– Cet homme, il est pas mort d'une mauvaise fièvre, peu importe qui c'est.

Le Borgne sort du trou et pose le menton sur le manche de sa pelle. Il ferme les yeux. Il réfléchit.

– Le docteur n'en voudra pas.

Bocanegra attrape le cadavre sous les aisselles et le redresse.

– Il pèse un âne mort !

Mais le Borgne n'est pas d'humeur à plaisanter.

– Il est même pas frais. Regarde tous ces asticots ! Il approche la lanterne de Bocanegra qui découvre les vers : ils montent sur ses mains et tombent sur son pantalon. Certains entrent dans ses chaussures. Il regarde dans le cou du mort et y aperçoit plus de vie que ce qu'il s'attendait à y trouver. Il cherche la tête dans tous les coins du cercueil.

– C'est un homme ou une femme ?



– Tu penses pas le garder, quand même ?

– Si je la nettoie bien...

– C'est un homme.

– Ah non, alors. Je suis pas une tapette.

Silence. La mouette s'approche d'eux et les regarde fixement, l'air de dire : si vous n'en voulez pas, moi je ne crache pas dessus.

– La *senyora* en voudra peut-être.

Bocanegra se retourne, effrayé, à genoux dans la tombe. L'image du Borgne avec la pelle et la lanterne là-haut, en train de parler d'elle, lui glace le cœur.

– La *senyora* ?

– Ramasse tout ce qui a de la valeur, et on le sort de là une fois pour toutes.

Ils marchent jusqu'à la grille, avec le sac contenant le cadavre décapité. Dans le trou resté ouvert, la mouette picore les restes.

– Je ne l'aime pas la *senyora*, ose finalement dire Bocanegra.

– Arrête avec ces bêtises, gamin.

– Je ne l'aime pas. Tu sais ce qu'on dit d'elle.

Le Borgne tourne la tête pour le regarder, pauvre garçon. Une fois dans la charrette, il lui donne le crucifix en laiton qu'ils ont sorti des poches du cadavre.

– Si t'as mangé de l'ail au dîner, t'as rien à craindre.

Et il éclate de rire.

– T'es vraiment la meilleure de toutes ces putes françaises nées par chez nous, hein, Giselle !

Moisès Corvo est assis au bord du lit ; sur les draps froissés, des taches sèches, laissées par d'autres clients depuis des semaines, exhalent une forte odeur de sexe qui flotte dans la chambre. Son corps à elle est allongé sur le lit en chien de fusil, nu, le dos strié de griffures, deux bleus à l'intérieur des cuisses. Les cheveux épars sur l'oreiller, elle regarde Moisés, attentivement, sans trace d'émotion, pas même la peur qui l'étreint habituellement lorsqu'elle a couché avec n'importe quel type capable de lui payer à dîner. Moisés Corvo la traite bien, aussi bien que

sait le faire ce bonhomme de presque deux mètres de haut à la voix tonitruante, fort comme un chêne et aux bras longs comme ceux d'un singe de cirque. Giselle lui caresse le dos pendant qu'il se rhabille. Il a déjà enfilé son pantalon, ses bretelles pendent de part et d'autre sur ses cuisses, et sa chemise ressemble à un mouchoir entre ses larges mains noueuses. Il se retourne et ses lèvres qui sourient contredisent son regard si bleu. Un visage sorti d'un tableau du Greco, des cheveux en bataille, des sourcils effilés comme une signature de notaire, un nez aquilin et fort, comme la lèvre inférieure. On dirait un roi, lui dit sa femme quand il rentre chez lui. Il ne sait jamais si elle parle de son apparence physique ou de son goût prononcé pour les filles – plus elles sont nues et vicieuses, mieux c'est.

– Tu viendras demain ?

– Qui sait. Demain je serai peut-être mort.

– Dis pas ces choses-là.

– Alors ne pose pas des questions idiotes.

– J'ai peur, Moïse. J'aimerais que tu sois là plus souvent.

– Peur de quoi ? Toujours de ce vaurien qui...

Moïse ne se souvient pas de son nom, mais seulement du bruit des côtes cassées sous le passage voûté de la rue Arc del Teatre.

– Non, j'ai peur du monstre.

– Du monstre ? dit-il en posant instinctivement la main sur sa braguette.

– On parle que de lui. Les enfants disparaissent. J'ai peur pour mon petit Tonet.

– Aucun enfant n'a disparu, Giselle. Ce sont des racontars de vieilles sorcières, de concierges fatiguées de la marmaille qui crie et saute partout.

– La petite de la Dorita...

– Qui ?

Debout et habillé, Moïse lustre ses bottines, une cigarette à la bouche.

– La Dorita. Elle a... Elle avait une petite fille de quatre ans. Ça fait deux semaines qu'elle a plus de nouvelles.

– Je ne l'ai jamais vue, cette petite...

– Parce qu’elle la montre pas. Tu crois que nous, les putes, on fait le trottoir avec nos gamins pour apitoyer le client ?

Nerveuse, Giselle s’est levée à son tour et elle s’est enveloppée dans un vieux peignoir mangé aux mites.

– Ne me crie pas dessus ! prévient Moisés, le dos tourné ; question engueulade, il a déjà sa femme, il n’a pas besoin d’une prostituée en plus.

– Pars pas !

– Qu’est-ce que je dois faire ? Rester ici toute la nuit, à attendre un fantôme ?

– C’est tout ce que je te demande. Prends soins de mon Tonet.

– Au revoir.

Il enfile sa veste et sort de la chambre, au-dessus du bistrot *La Mina*, rue Caçadors. Il descend l’escalier l’air faussement digne – tout le monde sait où il mène –, et il se dirige vers le comptoir. La fumée est si épaisse qu’on se croirait dans une gare ferroviaire. Nabot, chauve, des yeux de poisson pas frais et la chemise tachée de gras, Lolo se précipite pour le servir.

– Une anisette.

– T’as pas eu ton content avec elle ?

– C’est pour m’ôter ton sale goût de la bouche, tu la baises trop, la Giselle.

– C’est une relation commerciale, s’esclaffe Lolo, qui fait demi-tour, appelé par un autre client.

Moisés Corvo avale son verre d’un trait. Huit heures du soir, trop tôt pour commencer à travailler et trop tard pour repasser chez lui. Il est trop loin de la rue Balmes. S’il attend un peu, il trouvera sûrement un visage ami, pas une tête connue, ça elles le sont toutes, et mieux vaut ne pas regarder les types droit dans les yeux, des fois qu’ils se lanceraient dans une conversation dont il n’a vraiment pas envie. Cinq minutes plus tard, Giselle dévale l’escalier et va droit vers Lolo, d’un air penaud, comme si elle ravalait toute l’effronterie qu’elle affiche là-haut. Échange de monnaie et de regards, Lolo lui lance un baiser de la main et Giselle part rapidement. Elle croise Martínez. Il la houspille puis commande une bonne bière chaude et se met à bavarder

avec Ortega – déjà tellement plein qu’il se fiche que sa femme soit chez lui avec Juli dit Trois œufs – après avoir dévalisé deux bateaux anglais amarrés dans le port avec l’aide de Miquel assis à la table là-bas dans le coin, en train de manger un sandwich au saucisson (pain sec et saucisson plus que sec). La routine quotidienne, en sorte.

– Lolo ! crie Moisés pour couvrir le bruit des voix. Le bistro-  
tier s’avance.

– Un autre ? demande Lolo déjà prêt à cracher dans le verre pour le nettoyer avant de le remplir à nouveau.

– Non. Une question. (Lolo se penche, la tête en avant, attentif.) Tu as entendu parler d’un monstre qui enlève des enfants ?

Lolo siffle entre ses dents.

– C’est Giselle qui t’en a parlé, c’est ça ?

– T’as entendu quelque chose ou pas ?

Lolo hésite, regarde de tous les côtés et constate que tout le monde peut les entendre. Mais que faire ?

– Oui. Les filles sont plutôt nerveuses. Elles disent que huit gamins ont déjà disparu. Mais comme c’est... Enfin, tu les connais, comme elles sont ce qu’elles sont, aucune n’a porté plainte.

– Ce sont des putes, et la police ne s’intéresse aux putes que quand ça l’arrange.

– Tu l’as dit.

– Tu en connais certaines...

– Oui, la Dorita.

– D’autres ?

– L’Àngels.

– La Cochonne ?

– T’en connais une autre d’Àngels ? Ça fait deux semaines que Josefina s’est volatilisée. Pauvre petite, deux ans ! Depuis, Àngels ne sort plus de chez elle.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Va savoir. Elle a dû la laisser à quelqu’un quand elle était soûle, ou elle l’a perdue au marché, ou alors qu’est-ce qu’on en sait...